

Dans le train

Autor(en): **Milandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 35

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRÖN, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE'

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



TRISTE BILAN

H ! quel été ! Il y en a-t-il eu un, seulement ? Il est permis de se poser cette question. Nous voici à la fin du mois d'août et le soleil nous a faussé compagnie. Les jours, dit le calendrier, diminuent de 44 minutes le matin et autant le soir. Nous vogueons à pleines voiles vers l'hiver. Ce n'est pas gai du tout.

Vous nous direz : « Oh ! il y a encore septembre. C'est souvent le mois le plus beau ; le temps est sûr, ordinairement. » Oui, d'accord, il y a septembre, les bois diaprés ; après, il y a octobre, les vendanges, le vin nouveau, dégusté avec des châtaignes « brisolées » ou des noix. Puis vient novembre, messenger de l'hiver, les brouillards, la chute des feuilles, les premiers coryzas, les premières bronchites. Les calorifères recommencent à ronfler. Les soirées sont longues et froides sont les nuits. Tout le monde est rentré de villégiature. On prend ses quartiers d'hiver. Car l'hiver est là, avec décembre ; et il durera jusqu'à fin avril. Parfois même, il s'attarde et empiète sur le mois de mai. C'est, chez nous, la saison la plus longue. Elle n'en finit pas.

Comment voulez-vous que nous soyons de bonne humeur avec un été façon, comme celui qui s'achève. C'est l'existence sous le parapluie « dégoulinant ». Et quelles trombes à certains moments, quelles cataractes ! Les ruisseaux étaient fougueux ; les torrents, soudainement enflés, dévastaient leurs bords, causant par-ci par-là de très graves dommages ; les fleuves débordaient, inondant leurs rives et les campagnes environnantes. La grêle mitraillait vignes, vergers et potagers. Et avec tout ça, il ne faisait pas chaud, oh ! pas chaud du tout. Il fallut endosser le pardessus.

Les récoltes ont naturellement pâti sérieusement de ces violents orages et de la persistance de la pluie. Les foin n'ont pu être fauchés dans de bonnes conditions ; les blés ont eu grand-peine à mûrir. Le raisin, très clairsemé, est encore vert.

Ajoutez à tout cela l'agitation communiste, qui, dans certaines villes, a dégénéré en bagarres et en émeutes. Il y eut des morts, des blessés, et beaucoup de casse. Et le monde, désemparé, n'a pas fait un pas de plus dans la voie du progrès et de la fraternité. Agitation bien inutile et plutôt néfaste. C'est toujours du même tonneau.

Voilà le triste bilan de l'été 1927. J. M.

Un cas embarrassant. — Je voudrais bien, mon cher ami, avoir ton avis sur le cas très embarrassant où je me trouve.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Il m'arrive que je désire me marier or, j'ai deux partis en vue : une femme riche et laide et une jeune fille fort jolie et que j'aime beaucoup, mais qui n'a pas un sou. Laquelle choisir ?

— C'est bien simple. Il faut toujours suivre les impulsions de son cœur : épouse la jeune fille pauvre... et présente-moi à l'autre...



LA JEANNETTE A CRETSCHU

A H ! l'ètai 'na tota bráva fémalla, cllia Jeannette à Cretschü. Ein a zu per tsi no de clliao crâne fenne, allà pi ! Cllia-que à Schtaufacre de pè Schewitse que remon-tàve lo relodzo à son hommo et que lài desài quand Guisselè l'avài einsurtài : « Noutrè valet sant tot parài pas dâi batard, et ne su pas 'na gourgandine. Se t'a dâi pâi desò lè bré, t'è faut lo fère vère et pas t'è laissi fotre dâi coup de pi à la grelhie pè clliao vâonéze de bailli ! Et clliaoque de pè lè montagne de Nôatsati que l'avant futu la bourlâie ài Bourguignon, trâi lè boui à onna troppa, raccliâ lè tripe à onn'âutra et èclliêtâ lo fédzo ài z'âutro ! Et la mère Royaume pè Dzenèva que fasâi dâi matafan avoué dâi tite de Savoyard et que l'âo houélâve : « Cllioide le get, mon büro è frais ! » Et clliao fenne dâi Grison, cllia payi que l'è de la part de bise de nôutra Confédérachon : tandu que l'âo z'hommo l'ètant à onn' abbay, lè z'ennemi l'ètant vegnâi ; adan s'ètant accouâitve de betâ dâi z'haillon de militéro, de preindre dâi faux, dâi pièce, dâi fochâo, dâi couti à bressi, dâi fontson, dâi petse à bet, et de châtâ, de piattâ, de dzerelhi su lè z'Autruchien que l'ant ti zu la fouâre ! Oi, lài ein a zu dâi crâne fenne per tsi no et que vâillant bin dâi z'hommo que cougnasso, que sant patet, fliappi, bliet, nifllesoutse, lemace et que l'ant dâo sang de couêtron dein lè veine !

Mâ, tot parâi, de tote clliao fenne, l'è la Jeannette à Cretschü que lè z'âutre pouant pas pidâ avoué. Po onna fenna guierrière, cein l'ein ètai iena. Son hommo, Cretschü à Founet, faillà que « martse drâi devant l'Éternet, » quemet desài lo menistre. Tè menâve cllie camerardo âo picolon. N'avâi rein à cresenâ. Tè l'impougnive pè la barbetta et pu faillà pas gnoussi. Lo régent desâi : « Cein l'è 'na fenna héroïque ! » Et sè trompâve pas.

On coup, onna demeindze, l'avâi menâ son Cretschü âo pridzo, quand bin stisse ètai bin mafi et que l'arâi bin voliu fère sa repousâie à l'ottô. Lo pridzo ètai âo tard, à duve z'hâore de l'apri-midzo. Fasâi onna chaleu à fondre dâo legnu de cordagni et Cretschü, que s'ètai arenâ tota la senanna, n'a pas pi ètà setâ que s'è met à dremi. A dremi et à ronfliâ à dèrotsi lè tirole dâo moti. La Jeannette desâi rein, gravâve à nion.

Tot d'on coup, la fenna vâi âo banc de devant, lo syndico... vâi ma fâi, lo syndico que s'ètai assebin eindroumâ. Lo syndico ? Cein n'ètai pas on pétaquin. La Jeannetta l'ètai de clliao fenne que respectant lè précaut. Cllia sonno, faillà lo respectâ. Adan, ie baillè à son Cretschü onna bussâie dein la rita ein lài descint :

— Vâo-to pas tant ronfliâ ! Te vâo reveilli lo syndico !

Marc à Louis.

DANS LE TRAIN

BUSSIGNY ! Invasion dans mon compartiment de toute une jeunesse scolaire riieuse et babillarde se rendant au chef-lieu pour les classes (les classes supérieures, j'entends !).

Garçons et filles s'installent. Compartiment de fumeurs, de non-fumeurs, tout est envahi, et cela bouge, cela change de place, cela s'interpelle d'un bout à l'autre du wagon : gaité, liberté, franchise, ô jeunesse exubérante d'aujourd'hui, comme vous savez mieux vivre que vos aînés !

* * *

« Ma petite, disait maman, tu iras dans le compartiment des non-fumeurs, et tu ne parleras à personne ; prends un livre, et si l'on t'adresse la parole, ne réponds pas, on ne sait jamais... »

* * *

— Où est Paul, demande une voix au fond du wagon.

— Paul est dans la voiture de tête.

— Merci !

Et tel un bolide, une jeunette en robe rose traverse le compartiment, bouscule le contrôleur, claque la porte et court à la recherche de « Paul ».

Paul, c'est, vous l'avez deviné, l'ami, le « copain ».

Le train roule. Devant moi, il y a un gymnasien et une gymnasienne. Sans discrétion, j'écoute leur conversation.

(Joues rougissantes, yeux baissés, où êtes-vous ? Tenue digne et raide, longues jupes, mains gantées strictement ; tresses sages de jeune fille bien élevée d'autrefois, où avez-vous disparu ?)

* * *

— Ce latin me barbe, déclare la gymnasienne.

— Et moi donc ! Avez-vous fait le thème et la version ?

— Bien sûr ! et encore la « géo » !... (Est-ce « métrie », « graphie » ou « logie » qu'il faudrait ajouter pour compléter le terme inachevé ? Je ne sais pas, moi, je ne suis pas une gymnasienne). Mais lui, le gymnasien, il sait, et il répond sans ambages :

— Moi ? je la « courbe », la « géo » !

... Silence par dessus cet aveu sensationnel...

Sans doute, les pensées de nos jeunes prennent un cours plus tendre. Elle tourne un peu la tête, lui se rapproche.

— Dites, Simone, on irait bien prendre le thé à Old-India les deux, cet après-midi ?

— Si vous voulez, on pourra causer.

(Bon, le voilà, le petit roman que j'attendais ; il va lui prendre la main et lui dire, comme dans les... ! merci... merci...)

... nous causerons, vous apporterez moi, je prendrai l'Aviron et le Grand... nous pourrons comparer les chroniques qui parlent du Tour de France. A propos, vous savez, Simone, Byrd...

— Eh bien quoi, Byrd, il est arrivé à Paris ?

— Pas du tout ! il a perdu le nord et il a atterri en mer !

Simone lève un nez effaré, mais elle est femme et ne veut pas donner à son compagnon la joie de l'étonner. Très calme, malgré la nouvelle extraordinaire, elle répond :

— Georges, on dit « amerri » quand c'est en

mer. Mais ça doit être un canard puisqu'on a signalé Byrd au Bourget.

— Pas du tout, ce n'est pas un canard. Tenez, c'est dans la Trib' tout au long.

— Ah alors, si c'est dans la Trib', ça doit être vrai.

Et sur ce magnifique témoignage à la vérité des nouvelles données par la Tribune, nous entrons en gare de Lausanne.

Bousculade, sortie, je vois passer la robe rose et son Paul, Simone et Georges, et tant d'autres s'en vont de conserve vers le « latin barbant », la « géo » et le thé d'Old-India où l'on discutera Tour de France, Olympiades, avion, championnats, que sais-je ?

* * *

Quand vous aviez l'âge de Simone, mon amie, vous montiez dans les « non-fumeurs » ?

— Oui, mon ami.

— Vous aviez de longues jupes, des gants impeccables, un roman anglais ouvert sur vos genoux et, vous baissiez votre tête charmante que couronnait, posé comme un oiseau sur une branche, un chapeau fleuri, relevé, fixé par de longues épingles...

— Vous avez bonne mémoire, mon ami.

— Vous ne regardiez pas les jeunes gens qui entraient, vous rougissiez en tendant votre billet au contrôleur...

— Oui, mon ami.

— Vous étiez, mon amie, une jeune fille strictement bien élevée, vous étiez absolument selon le cœur de madame votre mère... dans ce temps-là.

— C'est vrai, mon ami...

— Valiez-vous mieux que Simone... tout au fond ?

— ... Non, mon ami... moins peut-être.

(Journal d'Yverdon.) Milandre.

Le « true » de Madame. — Mon ami, j'ai quelques emplettes à faire. Ne pourrais-tu pas me donner deux cents francs ?

— Deux cents francs ? Mais je ne les ai pas sur moi, ma chérie. (Il ouvre son portefeuille et en tire un billet de cent francs.) Tiens : voici toute ma fortune.

— Tant pis et merci tout de même. Je vais tâcher de « faire assez ».

— C'est cela, ma petite... (A part.) Avec les femmes, il importe de compter. Leur accorder la moitié de ce qu'elles demandent, telle est ma règle, à moi.

(Madame, à part.) — Les hommes lésinent tellement que si on ne leur demandait pas deux fois plus qu'il ne faut, on n'aurait jamais son dû.

JE NE SAIS PAS

Lorsque vous tardez à paraître,
Vers le soir, à votre fenêtre,
Où j'ai coutume de vous voir

Vous y asseoir,
Sans raison je deviens morose,
J'aimerais en trouver la cause,
Je m'interroge alors tout bas :
Je ne sais pas.

Mon regard trop longtemps s'attarde
Sur vous, dès que je vous regarde ;
Si vos beaux yeux cherchent mes yeux,
Je suis joyeux,
Mon esprit se trouble, il me semble,
Je veux savoir pourquoi je tremble,
Je m'interroge un peu tout bas :
Je ne sais pas.

Quand je vous vois à la même heure
Quitter chaque jour la demeure,
Je ne puis plus rester ici,
Je sors aussi ;
Si vous passez par une place
Est-ce par hasard que j'y passe ?
Je m'interroge encor tout bas :
Je ne sais pas.

Hier je vous ai longtemps suivie,
Je crois bien que j'avais envie
D'aller où vous iriez, d'aller !
De vous parler.
Puis, soudain, j'ai changé de route.
Était-ce par froideur ? J'en doute...
J'ai beau m'interroger tout bas :
Je ne sais pas.

Quand la journée enfin s'achève,
Quand le calme nous pousse au rêve,
J'éprouve un sentiment très doux :

Je pense à vous.

J'y pense en dépit de moi-même.

En somme, est-ce que je vous aime ?

Je m'interroge en vain tout bas :

Je ne sais pas.

André Marcel.

CHOSSES DU VALAIS

HN habitant de Salvan, qui était descendu à la plaine pour y faire des emplettes, remontait au village montagnard. Il portait sur le dos un sac dans lequel il avait serré, entre autres provisions, une douzaine de têtes de choux.

Le brave homme suait à grosses gouttes, car il faisait chaud et la pente est raide.

Il était arrivé péniblement au sommet de la Poya lorsque le sac, mal attaché sans doute, s'ouvrit et laissa choir son contenu. Les têtes de choux roulèrent au bas du talus escarpé et le brave Salvanin se retournant, n'eut que le temps de les voir dégringoler dans toutes les directions. Chacune d'elles avait choisi son itinéraire.

L'homme suivit d'un œil navré la vertigineuse avalanche, puis il descendit tranquillement la pente après avoir allumé sa pipe.

Ce Salvanin était un sage. A la vue des choux disséminés comme des têtes d'épingles piquées aux quatre coins d'une vaste pelote, il ne récrimina même pas contre le sort qui l'obligeait à les rassembler.

— Autant de têtes, autant d'idées ! s'écria-t-il philosophiquement.

A. Mex.

LE PRINCE DES TÉNÉBRES

CETTE année-là, mon père avait subi des pertes. S'abstenir de villégiaturer sur les hauteurs, eût été sage, mais, ce que ce renoncement lui coûtait...

Convalescent, après une maladie, l'air pur m'eût été favorable...

Ma mère (Oh ! les mères !), eût une idée géniale : « Louons un grand chalet, prenons quelques pensionnaires, nos frais seront amortis. »

Nous voici donc hôteliers improvisés. — Ravie d'être à la montagne, pour moi, de joie toute la terre vibrerait, comme les clochettes des bêtes en liesse, tout carillonnait. Le long des pentes fleuries, brillaient et chantaient les eaux, tous les brins d'herbe, mutuellement, cherchaient à se dépasser l'un l'autre, pour voir de plus près le soleil.

Les pâturages bleus, jaunes, blancs ou roses de fleurs pâmees, me semblaient autant de drapeaux déployés pour fêter le tardif mais si radieux printemps montagnard.

Les parfums, doux ici, âcres là, se mêlaient, imprégnant l'air déjà rempli d'un souffle de vie si intense, que je n'aurais pas été étonnée de voir, même les sombres et graves sapins, remuer, se mettre à danser.

Une ombre au tableau : ma maladie m'avait laissée passablement sourde. Ah ! bah ! dans ce milieu vivifiant, ça passerait...

Pourtant, si cela me vouait au célibat ? Alons donc, répondait mon miroir, tu n'as pas vingt ans, tes yeux rieurs ton nez impertinent, tes cheveux fous retiendront bien un cœur !

Accoudée au balcon du pimpant chalet, je rêvais alors, tout naturellement, du Prince charmant.

Ne serait-ce point lui, qui s'en vient là-bas, vers la barrière qui nous isole du reste des pages ?

Son physique de Prince est agréable ; élégant et jeune, l'étranger se présente avantageusement.

Pourtant, un je ne sais quoi de solennel, de compassé, m'intrigue en lui, commence à m'amuser. Ne suis-je pas disposée à voir la vie en rose ?

Lui m'a vue, s'approche, s'incline, me tend sa carte sur laquelle, effarée, je distingue... un cercueil.

« Nous n'avons aucun mort ici, vous vous trompez, Monsieur ».

J'ai reculé quelque peu... Le Prince Charmant, métamorphosé en Prince des ténèbres, insistant, m'offre toujours sa lugubre carte, parle, parle avec une déconcertante volubilité. Vaguement je saisis : Plomb, chêne, satin blanc, garnitures argent...

On dirait vraiment qu'il me vante les charmes de ses sinistres boîtes ; veut-il me faire essayer leur capitonnage ? Par ce gai soleil m'enterrer ! Brrrr..., mon sang se glace, des visions d'horreur succèdent aux gracieuses féeries. Devant l'intolérable, je me sens tout l'héroïsme du lièvre en face du chien, m'apprête à fuir en vitesse.

Mais, penché confidentiellement sur moi, tout en hochant la tête du côté de la porte où fatidiques sont inscrites les lettres W. C., il continue à me parler et j'attrape les mots « petite commission ».

Sans réfléchir au sens ridicule qu'aurait dans une bouche d'homme l'expression enfantine, sympathique, je crois avoir compris : Sauf en notre jardin, pas le plus petit bosquet dans ces pâturages qui s'étendent à perte de vue... Inutile de penser aux gracieuses retraites où, dans les villes, médite si consciencieusement le sexe fort... la forêt tout en haut, les gorges tout en bas...

Pour l'infortuné, notre chalet est l'oasis, cette funèbre mise en scène n'est qu'un prétexte.

Avec compassion, j'ouvre la porte du refuge convoité d'un regard si éloquent. Hélas ! L'homme noir prend à son tour l'expression ahurie de qui verrait passer un météore ; le discret asile ne paraît pas le tenter plus que ne me tentait un instant plus tôt ses douillets étuis.

Dire ma perplexité !!!

Une intuition, juste, celle-ci, me fit me retourner vers nos pensionnaires au salon (toutes les pièces se touchent dans les chalets) ; comme de vers frais sortis de terre, ils se tordaient... riaient... à en mourir...

L'un d'eux, enfin maître de sa langue, pouffant toujours, m'expliqua : « Ce monsieur vous fait des offres de service pour le cas où l'un de nous viendrait à trépasser ; il vous gratifierait d'une « petite commission », de sorte que vous n'avez plus qu'à nous empoisonner ».

Je regardai timidement le macabre Prince, courtier des ténèbres... il esquissait un pâle sourire.

Zip.

La Patrie Suisse. — Après les grands ensembles, « La Patrie Suisse » commence, dans son numéro 901, du 17 août, et continuera le 24, la série des « pensionnaires » de la « Fête des Vignerons » ; elle donne aujourd'hui, sur sa première page, le portrait, en costume, du connétable (trésorier) de la Confrérie, M. Gustave Bovon, puis les petits chevronniers (J.-C. Bammert et M. Brodard), l'armailli, M. Pierre Colliard.

Voici encore le portrait de M. Jean Maurer, le directeur de l'Institut central météorologique à Zurich, dont on vient de fêter les 70 ans. De jolies gravures évoquent la Conférence mondiale ecclésiastique « on Faith and Order », à Lausanne ; le camp international des Eclairés, qui vient de se tenir à Genève ; la nouvelle gare aux marchandises de Lausanne, récemment créée, en Sébeillon, dans la vallée du Flon ; le Pic des Trois Langues, à la frontière de l'Italie, de l'Autriche et de la Suisse ; la Vue du Stelvio ; le fond du valon de Nant, avec la Dent Favre et la Dent de Moreles, des Diablerets et de l'arête de l'Argentine ; des lacs de Montana ; le musée polonais de Rapperswil ; le dôme de Milan ; le monument aux soldats français inconnus, à Bruxelles. Des reproductions d'œuvres de Paul Robert et du musée polonais y font la part de l'art. On trouve, dans la page des sports, les dernières épreuves de cyclisme, d'athlétisme, d'hippisme, enfin d'amusantes scènes enfantines du concours de photographies. Au total, quarante et quelques belles illustrations, toutes remarquablement venues.

O. F.

Dans un bal masqué, un grand et gros monsieur se fâche d'être agacé par un petit masqué.

— Va te cacher... petite vermine...

— Que voulez-vous, mon bon monsieur, on ne peut pourtant pas tous être de grosses bêtes...